

Portraits de trois femmes médecins de la faculté de Montpellier au tournant du XIX^{ème} siècle *

par Jacqueline FONTAINE** et Simone GILGENKRANTZ ***

Aujourd'hui, d'après les dernières statistiques de l'INSEE, plus de 50 % des médecins en France sont des femmes. Il n'en fut pas toujours ainsi. En un siècle et demi, les filles sont passées d'une scolarisation rudimentaire, fondée sur "des lumières tamisées", à l'accès aux métiers de prestige, dont la médecine. Ce sont les étudiantes étrangères, russes et polonaises qui, les premières, vont acquérir ce diplôme puisqu'elles sont titulaires du baccalauréat ou de son équivalence. Elles transgressent ainsi les normes, poursuivent leurs études de médecine, deviennent des modèles en prouvant qu'il est possible d'être femme et médecin. Mais en France, les filles, privées de cours de latin, ne sont pas autorisées à se présenter au baccalauréat, diplôme exigé pour accéder à l'enseignement supérieur. Après avoir défini brièvement le contexte socio-historique de la scolarisation féminine en France et en Russie, nous tracerons les portraits de trois étudiantes qui eurent, avant la Première Guerre mondiale, des carrières professionnelles atypiques.

Le baccalauréat se conjugue tardivement au féminin

L'histoire de l'éducation des filles - où l'instruction fut la grande absente, où les modèles éducatifs furent imposés par les hommes - explique le retard avec lequel elles auront accès au baccalauréat (1). Diverses lois sont promulguées au cours du XIX^{ème} siècle pour développer la scolarisation des filles et la transformer en "Affaire d'État" (1833, 1836, 1850).

Les étudiantes françaises

La loi de Victor Duruy du 30 octobre 1867 instaurait des cours secondaires féminins. Ils eurent un succès à géométrie variable, car leur création se heurtait à l'opposition des cléricaux. Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans et homme politique, lutte pour éviter "de faire passer l'enseignement des jeunes filles de quatorze à dix-huit ans des mains des femmes aux mains des hommes, et de faire passer à bas prix dans les bras de l'université les jeunes filles élevées sur les genoux de l'église". Diverses menaces vont s'exercer contre elles. Comme le note Françoise Mayeur, "les derniers cours ne survécurent guère au ministre dont les cléricaux obtinrent le départ à l'été de 1869". Mais le fait

* Séance de décembre 2015.

** Laboratoire L.I.R.D.E.F. 2, place Marcel Godechot - BP 4152. 34092 Montpellier Cedex 5.

*** 9, rue Basse, 54330 Cléry-sur-Brénon.

que deux mille jeunes filles aient déjà reçu cet enseignement suscitera les débats qui aboutiront aux lois de Jules Ferry. Dans son discours de la Salle Molière du 10 avril 1870, il avance ses arguments : “Celui qui tient la femme, celui-là tient tout, d’abord parce qu’il tient l’enfant, ensuite parce qu’il tient le mari ; non point peut-être le mari jeune, emporté par l’orage des passions, mais le mari déçu par la vie” (2).

La loi Camille Sée de 1880 crée des lycées de jeunes filles et fonde en 1881 l’École Normale Secondaire de Sèvres (ENS) qui ne sera rattachée à l’enseignement supérieur qu’en 1937. Enfin, les lois de Jules Ferry de 1881 et 1882 instaurent “l’école laïque, gratuite et obligatoire pour les enfants des deux sexes”. Dans les textes législatifs, rien n’interdit qu’une femme passe le baccalauréat, ni que les femmes entrent à l’université. Simplement, le ministère n’avait jamais imaginé qu’elles puissent en faire la demande. Et c’est sur ce vide juridique qu’à 37 ans, Julie-Victoire Daubié, petite-fille d’un maître de forges, va s’appuyer pour faire sa démarche. Elle essuie de la part de la Sorbonne plusieurs refus, avant d’être acceptée à Lyon en 1861. Mais il faudra l’intervention de l’impératrice Eugénie pour contraindre le ministre à signer son diplôme. Elle sera en outre licenciée ès lettres en 1872. Car l’impératrice Eugénie est favorable à l’entrée des femmes dans l’enseignement supérieur et fera progresser la cause des femmes avec le ministre de l’instruction publique, Victor Duruy. Lors d’un voyage en Algérie, l’impératrice, en visite auprès de femmes indigènes malades, constate qu’elles ne sont pas soignées, puisque les médecins ne peuvent établir un diagnostic qu’en leur tâtant le pouls. Pour résoudre le problème de la consultation médicale tout en respectant les préceptes religieux du pays, en 1866, le ministère autorise une jeune bachelière dont les parents sont installés en Algérie, Jenny Rengguer de la Lime, à s’inscrire à l’École de médecine d’Alger. En 1905, le sujet est abordé dans un journal bimensuel *La Femme*, mettant en valeur la thèse de Madame Abadie Feyguine qui montre “le rôle important que les femmes docteurs ont à remplir dans notre France d’Afrique auprès des femmes indigènes” (3, 4). Il y avait alors six femmes médecins exerçant en Algérie.

Ce n’est qu’en 1924 que le décret du 25 mars, signé par le ministre Louis Bérard, rendra les cursus et programmes masculins et féminins identiques. Il aura donc fallu attendre plus d’un siècle pour que le baccalauréat en France devienne dans la loi, pour les filles, ce qu’il était pour les garçons : la sanction de la scolarité secondaire et l’accès à l’enseignement supérieur. Ce bref résumé de l’histoire de la scolarisation des filles en France souligne le poids de l’héritage socio-culturel, fondé sur la “nature féminine” et sa représentation dans l’imaginaire masculin, se traduisant par des polémiques, des freins à l’égalité d’accès aux savoirs des filles et des garçons, en particulier à l’obtention du baccalauréat, ce sésame indispensable pour franchir les portes de l’Université française.

Les étudiantes russes

Dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, les jeunes femmes de l’Empire russe sont nombreuses à venir poursuivre leurs études de médecine en France, soit à Paris, soit à Montpellier où elles seront plus de 550 pendant la Troisième République, alors que pour cette même période, on ne compte que 165 Françaises. Leur présence et leur réussite vont encourager les jeunes Françaises à entreprendre des études médicales. L’accès des femmes russes aux professions scientifiques (1850-1920) s’explique, au moins en partie, par le soutien et l’influence de deux impératrices, Catherine II et Maria Fedorovna, épouse de Paul I^{er}. La première étudiante russe, Natalia Korsini, fait son apparition à l’université de Saint-Petersbourg (5). Cette présence féminine était possible parce que le règlement de l’université, qui datait de 1835, ne stipulait aucune interdiction à l’accès des

femmes à l'enseignement supérieur. À la même époque, le gouvernement devait faire face à l'agitation estudiantine généralisée qui avait éclaté dans les principales villes universitaires. Les premières étudiantes intègrent immédiatement le mouvement révolutionnaire, certaines deviennent membres d'organisations radicales, voire terroristes. Bien que garçons et filles participent à ces mouvements, ceux-ci, dans l'opinion publique, sont liés à une certaine idée de l'émancipation des femmes : le *monstre aux cheveux courts*, vêtu de noir, malséant, fumant au café ou dans la rue, devient le personnage privilégié des caricaturistes. Cette image péjorative va nuire aux filles et rendre indésirable l'existence des étudiantes.

La fermeture des cours libres de l'enseignement féminin à l'Académie de médecine de Saint-Petersbourg en 1862 entraîne l'émigration des étudiantes vers Zurich dès les années 1864. C'est aussi le lieu de refuge des disciples de Bakounine. Pour la révolutionnaire Vera Figner qui y étudie la médecine en 1872-1873, Zurich est devenu un foyer intellectuel de la révolution. Mais le 4 juin 1873, un *oukase* impérial décrète que les diplômes obtenus à Zurich ne seront pas reconnus en Russie, ce qui entraîne une dispersion des étudiantes vers d'autres facultés, en particulier celle de Paris. Après l'assassinat d'Alexandre II en 1881, un *numerus clausus* est décrété en 1887, pour limiter le nombre d'étudiants de confession juive dans les universités russes. Une émigration massive a lieu vers les universités occidentales, principalement celles de Paris et de Montpellier (6). Ce n'est qu'en 1897 que l'Institut féminin de médecine sera créé à Saint-Petersbourg.

Les jeunes filles étudiantes en médecine à Montpellier

Parmi ces jeunes filles qui furent étudiantes à la faculté de Montpellier et qui eurent une carrière professionnelle hors norme, nous avons retenu, par ordre chronologique : Glafira Zielgelmann (épouse Gaussel), Hélène Feyguine (épouse Abadie) et Lydia Mazel (épouse Le Forestier). En plus des documents retrouvés dans les archives, nous avons pu recueillir les témoignages de leur descendance, ce qui nous a permis de retracer leurs cursus, tant privé que professionnel.

Glafira Zielgelmann épouse Gaussel (1871-1935)

Glafira Ziegelmann (Fig. 1) est née le 26 avril 1871 à Orenbourg en Russie. Elle est la fille unique de riches propriétaires terriens qui se sont convertis à la religion orthodoxe. Après avoir obtenu l'équivalent du baccalauréat en Russie, à 22 ans, elle part en France avec l'accord de sa famille en 1893. Elle retournera en Russie à l'occasion de son voyage de noces en 1899, puis pour les obsèques de sa mère en 1906. Son père, Alexandre, meurt en 1913. Elle et son mari avaient le projet d'un nouveau voyage. Il sera annulé au cours de l'été 1914. C'est avec une amie, Raïssa Lesk, qu'elle arrive en France, à Marseille. Elles y font la connaissance d'un couple de médecins dont l'épouse est russe. Mais à cette époque, la



Fig. 1 : *Glafira vers 1892.*

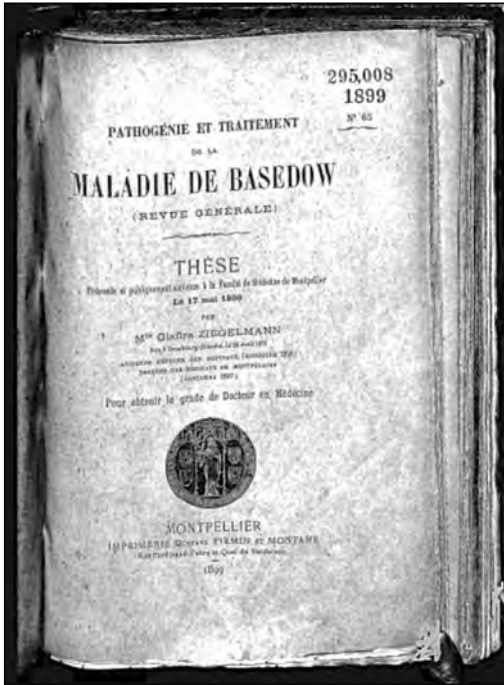


Fig. 2 : Thèse de Glafira Ziegelman.

faculté de plein exercice de Marseille n'est pas habilitée à faire passer des thèses. Cette ville n'accèdera au rang de Faculté qu'en 1930. Il faut aller à Paris ou à Montpellier. Les deux jeunes filles se rendent donc à Montpellier où elles s'inscrivent en médecine en 1893. Mais Raïssa Lesk abandonne ses études pour épouser Samuel Kessel, un étudiant juif d'origine lithuanienne qui fait aussi ses études de médecine à Montpellier. Son doctorat en poche, Samuel part avec Raïssa en Argentine. C'est dans ce pays que le couple va donner naissance à leur premier enfant, Joseph, qui deviendra le célèbre journaliste et écrivain que l'on sait (7) ¹. Glafira, quant à elle, soutient brillamment, une thèse de doctorat qui a pour sujet *Pathogénie et traitement de la maladie de Basedow* (Fig. 2) en 1899.

Cette même année, elle épouse Amans Gaussel, étudiant en médecine, avec qui elle aura deux enfants.

Elle commence une carrière exceptionnelle : première femme nommée interne des hôpitaux de province en 1897 (il faudra attendre les années 1934 et 1935 pour que d'autres femmes accèdent à ce grade) ; première femme chef de clinique (obstétrique et gynécologie) en 1903. Cette nomination exceptionnelle fait l'objet d'articles dans la presse médicale locale. Ensuite, tandis que, de son côté, son mari progresse dans sa carrière hospitalo-universitaire et devient professeur, elle est admissible à l'agrégation en 1910. "Très bien notée à l'écrit avec l'anonymat. Mais bien reçue à l'écrit, les membres du jury lui déconseillent de se présenter à l'oral. Elle passe outre cet avertissement et... elle échoue à l'oral. Cet échec était, bien sûr, prévisible, mais elle avait tenu à aller jusqu'au bout, pour le panache", précise sa petite-fille.

Pendant la Première Guerre, Glafira va remplacer, comme médecin-chef du Sanatorium des hôpitaux, son mari qui est mobilisé. Parallèlement à son activité auprès de sa clientèle, la jeune femme assure l'inspection médicale des écoles, le patronage des crèches, la surveillance à domicile des enfants assistés. Elle a des responsabilités au



Fig. 3 : La famille Gaussel vers 1900.

niveau syndical, dans une association de prévoyance, et à l'Association française des femmes médecins. Lors de ses obsèques, le 14 octobre 1935, le professeur Gaston Giraud, qui sera longtemps doyen de la faculté de médecine de Montpellier, évoque toute sa carrière et en souligne le caractère exceptionnel : "Cette énergie ne se démentit jamais. Il nous semble tout naturel, aujourd'hui, de voir des jeunes filles aborder les concours d'internat de nos hôpitaux, y triompher souvent, se mêler à la vie des salles de garde, où leur présence a atténué certaines rudesses traditionnelles, embrasser la carrière médicale. La situation était tout autre, il y a quelque trente-huit ans, lorsque trois ans après sa venue en France, Glafira Ziegelmann, jeune étudiante d'Orenbourg, décida, malgré les difficultés nées des différences de langue et de formation premières, de se mesurer avec les candidats au difficile concours de l'internat des hôpitaux de Montpellier. Elle fit ce qu'elle avait décidé, sans émotion, ni défaillance. Le concours de 1897 couronna son effort, et fit d'elle la première interne femme de nos hôpitaux de province. Seule, à Paris, Mlle Klumpe, qui devait devenir Mme Déjerine, l'avait devancée". Dans la chronique nécrologique qu'elle lui consacre, Ida Sée écrit dans le journal *La Française* du 23 novembre 1935 : "Le Docteur Glafira Ziegelmann, née en Russie, épouse du Professeur Gaussel (en 1899) appartenait à cette élite de jeunes intellectuelles russes, devant qui se fermaient les universités de leur pays... Elle fut l'apôtre du féminisme... De telles carrières font au féminisme de France une glorieuse auréole". La journaliste et écrivaine précise : "nous l'avons connue au temps de notre jeunesse studieuse"¹. Toute sa vie, le docteur Glafira Gaussel sera citée en exemple par ses confrères et consœurs tant pour ses qualités professionnelles que personnelles.

Hélène Feyguine (épouse Abadie) (1881-1964)

Hélène (Lola)² Feyguine est née dans une famille juive de Samara le 21 mai 1881. La ville se situe au sud de la Russie près du Kazakhstan, sur les bords de la Volga. Ses parents, marchands de bois, migrent ensuite avec leurs enfants à Odessa, qui appartient alors à l'Empire russe. Plusieurs pogroms eurent lieu dans ce port situé sur la Mer Noire où se trouvait une population multiethnique comportant, outre les Russes et les Ukrainiens, des Juifs et des Grecs en conflit depuis le début du XIXème siècle. Vers 1890, l'émigration juive est importante. De plus, il existe un *numerus clausus* pour les étudiants juifs. C'est vers 1899 que Lola et sa sœur partent faire leurs études de médecine à Montpellier.



Fig. 4 : Étudiants en médecine autour d'une table de dissection en anatomie. Faculté de médecine de Montpellier vers 1902. À gauche Lola Feyguine.

Lola passe le PCN (sciences physiques, chimiques et naturelles) en 1901 et on retrouve la trace de ses inscriptions jusqu'en 1904. La photo de la salle de dissection

(Fig. 4) date probablement de 1902 puisque l'anatomie était enseignée avec travaux pratiques dans les premières années d'étude de médecine après le PCN. La position des personnages évoque un peu *La Leçon d'Anatomie* de Rembrandt, mais les vêtements diffèrent : toge, tablier ou blouse blanche...

Quand elle passe sa thèse en 1905, Lola s'est déjà mariée et a séjourné en Algérie, puisque sa thèse porte sur *L'assistance médicale de femmes indigènes en Algérie*. Dans ses dédicaces, elle remercie, entre autres, le gouverneur général de l'Algérie, monsieur Charles Jonnart.

Dans sa thèse, elle souligne le danger des accouchements faits avec l'aide de matrones indigènes ignorantes. Dans son livre sur les infirmeries indigènes, publié un peu plus tard [8], le docteur Henri Gros insiste sur la nécessité d'encadrer les matrones par des sages-femmes expérimentées. Cette thèse sera imprimée et, comme nous l'avons mentionné, elle sera connue en France puisque le magazine *La Femme* en fera des commentaires : "La femme docteur qui accepte une mission en Algérie sert la cause de la civilisation. Par la femme et par l'enfant au profit de qui elle exerce l'assistance, elle atteint l'indigène... Mais généralisons, si vous le voulez bien, la thèse de Mme Abadie Feyguine ; ce qui est vrai pour l'Algérie l'est aussi pour la France entière. N'oublions pas, je vous prie, que la Préfecture de Police dont l'expérience est grande, longue et pénible en cette matière, réclame pour les dispensaires de femmes des nominations de femmes docteurs..."

Jules Abadie, une personnalité oranaise (1876-1953)

Son mari, Jules Abadie, est né à Blaye, en Gironde, en 1876. Étudiant brillant, il aurait peut-être pu faire une carrière hospitalo-universitaire à Montpellier. Mais, en 1904, il choisit l'Algérie et devient, par concours, chirurgien à l'hôpital d'Oran. Très vite, il s'adapte à la vie oranaise et en devient un personnage important. Confident du maréchal Lyautey, ami du général Henri Giraud, il est nommé brièvement ministre en 1943 dans le très provisoire gouvernement d'Alger, avant que le Comité de Libération Nationale soit pris en main par le Général de Gaulle. Mais son rôle et sa personnalité sont restés mémorables puisqu'un livre sur son itinéraire vient d'être publié récemment qui retrace sa vie en détail [9]

La guerre de 1914-1918

À la déclaration de la guerre en 1914, bien que réformé pour tuberculose en 1896, il s'engage et devient médecin major de 2ème classe. En 1915, il publie dans *La Presse médicale* un article d'actualité, une "Étude pour une automobile chirurgicale pour opérations au voisinage du front" (10). Il y décrit l'équipement et tout le matériel nécessaires pour pouvoir intervenir rapidement et le plus stérilement possible près des lignes de front.

Pendant ce temps, Lola Abadie s'est installée à Paris avec ses deux enfants. Elle travaille comme chirurgien au Val-de-Grâce. On retrouve la trace de son passage dans la *Revue des Deux Mondes*, puis dans un livre intitulé *Jours d'hôpital* : "Sa silhouette est souple et familière à tout le "3ème Blessés" : brune, grande et souple, elle porte avec une aisance souveraine la blouse de toile et le morose tablier... La visite qu'elle passe quotidiennement, avant de commencer pansements et opérations, est attendue par toute la salle comme l'événement le plus vivant de la longue et toujours semblable matinée. Les nouveaux arrivants sont tout étonnés de voir le traditionnel major remplacé par cette belle dame, si bien coiffée. Ils se méfient tout d'abord : les dames de la Croix Rouge, n'est ce pas, elles sont faites pour vous laver vous dorloter – mais celle-là mon vieux, elle n'a pas froid au yeux, elle vous charcute, elle vous opère, elle vous ouvre en quatre, et pas moyen

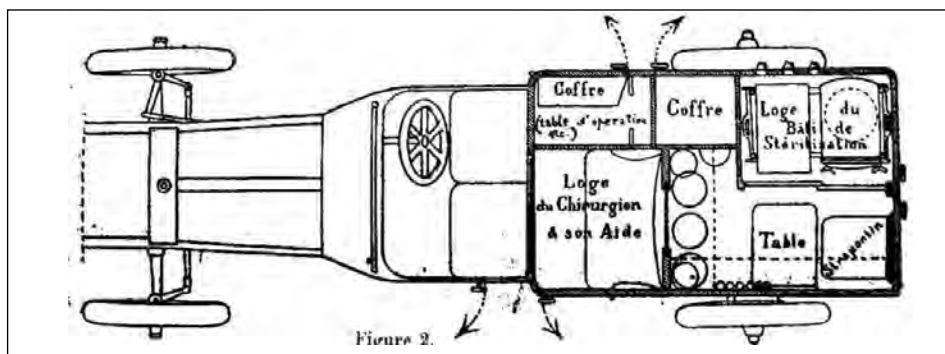


Fig. 5 : Plan de l'automobile chirurgicale du Docteur Abadie.

de réclamer, elle est docteur, tout comme un type en uniforme...”. L'article se termine par ce vibrant hommage : “Elle anime tout ce “3ème Blessés” d'une vie généreuse, fantasque et imprévue... Les malades eux-mêmes subissent la contagion de cette allègre intelligence... C'est ce qu'exprimait l'un d'eux, un jour où elle avait été forcée de manquer l'hôpital : quand elle n'est pas là, on dirait qu'on a moins envie de guérir !”.

Retour à Oran

La guerre finie, le couple retourne en Algérie. Jules devient médecin-chef de l'hôpital d'Oran. Il a en outre une clinique dans le quartier Miramar où opère aussi Lola. Entre les deux guerres, sa célébrité était telle qu'elle a donné naissance à une expression populaire dans les cas désespérés “... *qué ni Abadie té salva !*” signifiant que “*même le Dr Abadie n'aurait pu te sauver*” (11). Pendant la seconde guerre mondiale, elle revient au service de chirurgie de l'hôpital d'Oran. Selon les lois anti-juives du gouvernement de Vichy, les Juifs n'ont plus le droit de travailler dans la fonction publique. L'antisémitisme apparaît alors en Algérie, mais elle continuera à exercer pendant toute la guerre et n'aura pas à souffrir de l'antisémitisme. Après la mise à l'écart du général Giraud en 1943, Jules Abadie est envoyé en mission aux États-Unis pour y étudier le fonctionnement des services d'hygiène et d'assistance publique.

Le couple aura trois enfants, Jean, Hélène et la petite dernière, Nicole, née 18 ans plus tard, qui accompagnera souvent son père dans ses voyages. Le décès de son mari en 1953 laissera Lola inconsolable. Bien que ses filles se soient installées en métropole, elle reste en Algérie où elle fait de longues promenades sur la montagne des lions au dessus d'Oran. Ses enfants et petits-enfants viennent la rejoindre et passer leurs vacances dans la petite ville de Trouville, avec sa jolie plage (aujourd'hui à Aïn El Turk) (Fig. 6). Malgré “les événements”, elle restera en Algérie jusqu'à sa mort en 1964.



Fig. 6 : Lola Feyguine Abadie à la fin de sa vie.

Lydia Mazel, épouse Le Forestier (1886-1964)

Lydia Mazel est née à Congénies le 14 mars 1886 dans la maison des Fourmaud, vieille famille protestante du pays, qui comptait parmi ses ancêtres au XVIIIème siècle un “chirurgien guérisseur”, Jean Fourmaud. Elle devint la passion de son grand-père Daniel Fourmaud qu’elle adorait. Il était rebouteux, très apprécié dans la région et son influence sera déterminante pour l’orientation professionnelle de Lydia. Quel fut le cursus scolaire de la jeune Lydia que Gaston Doumergue, futur président de la République, “faisait sauter à cinq ans sur ses genoux” ? Elle fréquente l’école primaire de Congénies, suit ses études secondaires à Agen (à plus de 800 km de son village) comme interne dans un pensionnat protestant pour jeunes filles, l’un des rares lycées à préparer au baccalauréat. Le grand-père de Lydia, qui s’est souvent rendu dans cette région, avait noué un réseau relationnel et plus tard Lydia, devenue médecin, y conservera une clientèle importante.

Après l’obtention de son baccalauréat à Montpellier, en octobre 1905 ainsi qu’il est noté sur son inscription à la faculté de médecine, son grand-père insiste pour qu’elle entreprenne des études de médecine. Malgré les résistances de ses parents, mais soutenue moralement par son grand-père Fourmaud, Lydia réussit au PCN le 28 juin 1906 à Montpellier. Au bout d’un an, les parents de Lydia jugèrent qu’il était nécessaire qu’elle se marie, la vie d’étudiante n’étant pas convenable pour une jeune fille célibataire. Ils l’envoient dans leur famille à Londres. Elle se retrouve fiancée à un cousin germain de sa mère, Félix Le Forestier, cadet d’une famille nombreuse, de onze ans son aîné. Elle se marie en octobre 1907 et soutient le 10 juillet 1911 sa thèse qui a pour titre *Le Traitement opératoire des fractures simples d’après la pratique d’Arbuthnot Lane*. La dédicace à son grand-père décédé à cette date, est pleine d’émotion et souligne l’influence que Daniel Fourmaud a exercée sur elle : “À la mémoire vénérée de mon cher grand-père Daniel Fourmaud sa petite-fille reconnaissante”. Parmi les quatre professeurs membres du jury, figure le professeur Gaussel, mari de Glafira Ziegelmann. Celle-ci assistera à la naissance de Roger, fils aîné de Lydia et Félix. Lydia Le Forestier exercera toujours son métier en s’inspirant du modèle de son grand-père. Elle devient ostéopathe, ce qui ne sera pas toujours apprécié par ses confrères ni par le Conseil de l’Ordre, sourcilieux vis-à-vis de ses méthodes peu orthodoxes.

Pendant ses études médicales Lydia donnera naissance à trois de ses quatre enfants, en 1908 (un fils) et en quatrième année en 1910 (des jumelles), sans redoubler. Décision qui paraît étonnante aujourd’hui, le fait d’avoir enfanté trois fois la dispensera du certificat de gynécologie. Lydia Mazel traitera les pathologies concernant les maladies osseuses et articulaires. Tous les témoignages concordent, elle adorait son métier, ses malades. Sans doute cette “vocation” lui a donné la force pour résister à toutes les épreuves auxquelles elle a dû faire face seule. Séparée de son mari volage, après quinze ans de mariage, elle élève ses quatre enfants dont trois vont mourir tragiquement en moins de six ans : le 28 septembre 1938 deux de ses filles sont tuées dans un accident de voiture ; le 20 août 1944, son fils, médecin et résistant, est assassiné par les Allemands lors du massacre de Saint Genis-Laval.

Sur le plan professionnel, ses résultats confirmés dans le domaine des maladies osseuses et articulaires lui confèrent une notoriété qui dépasse largement le département. Elle sillonne régulièrement le Gard, le Vaucluse, l’Ardèche, les Bouches-du-Rhône, l’Aveyron. Elle est le rhumatologue attiré de la famille de La Rochefoucauld, mais elle soigne aussi à titre gracieux les gens de son village et les patients à revenus modestes. L’un de ses confrères de Montpellier la décrit comme “une forte personnalité, autori-

taire”. Elle avait des principes stricts, elle était une consœur très appréciée par ses patients. Elle faisait ce qu’elle voulait et ne se souciait pas du Conseil de l’Ordre.

Très vite, la jeune femme médecin se rend compte qu’elle souhaite exercer dans le domaine de l’ostéopathie et de la rhumatologie, où la médecine de l’époque était, selon ses dires, bien souvent incompétente et dévastatrice : il n’y avait pas eu progrès, mais régression. Elle préfère donc continuer les méthodes qu’elle avait vu appliquer par son grand-père et elle fait elle-même de nombreuses recherches, dans ce que l’on appellerait aujourd’hui “les médecines douces”. Son doigté exceptionnel, allié à sa connaissance de l’anatomie, grâce à son cursus universitaire, qui lui permet, par simple palpation, de poser un diagnostic fiable. Pour ne pas être influencée, elle ne voit les radios qu’après avoir fait elle-même son propre diagnostic. Les témoignages que nous avons recueillis concordent tous à son sujet. Lorsqu’elle avait affaire à une fracture déplacée, elle remettait manuellement les os en place en s’aidant de traction (elle faisait appel à des aides qu’elle contrôlait), puis elle immobilisait le membre, sans toutefois utiliser le plâtre afin de pouvoir très vite, après consolidation, commencer la rééducation musculaire. Ces aides occasionnels ont raconté leurs multiples expériences. Nous en citons quelques unes. Ainsi M. Bosc, son voisin, raconte : “Lydia m’associait à des opérations. Elle me faisait travailler pour celles qui exigeaient l’intervention de deux personnes. Je me rappelle le cas de Madame Delord qui avait l’omoplate déboîtée, la peau tendue par l’os. La remise en place a été faite par simple pression, en quelques minutes. Mon frère Jean s’était cassé la jambe, le docteur Le Forestier, consultée, a dit à mon père : “Vous allez faire l’opération vous-même. Faites ramollir un ou deux calendriers des postes. Prenez la jambe avec vos deux mains et quand je vous le dirai, vous appuyerez fort. N’ayez pas peur, il va crier, mais ce sera vite fait”. Et en deux pressions, la jambe était remise, moulée ensuite dans les calendriers ramollis, enroulée avec une bande Velpeau, et, quarante jours plus tard, mon frère marchait... Au cabinet médical à Congénies, un jeune homme est arrivé, condamné par les autres docteurs, après avoir été soigné par Lydia, il est reparti sur ses deux jambes. Il a passé le conseil de révision”.

Après plus de quarante ans carrière, Lydia Le Forestier décède en 1964 d’un cancer, à la clinique protestante de Nîmes.

Conclusion

Ces trois femmes furent exceptionnelles à plus d’un titre. Elles ont surmonté les obstacles mis sur leur chemin par les enseignants, les confrères. Elles ont déplacé le curseur des normes sociales et éducatives. Ces féministes, par leurs qualités personnelles et professionnelles, ont su s’affirmer dans le contexte masculin de leur époque. Ce n’est qu’après la Seconde Guerre mondiale que les jeunes filles françaises oseront s’investir dans la carrière médicale. Aujourd’hui, elles sont plus nombreuses que les hommes, mais elles n’ont pas encore franchi le “plafond de verre”, celui du professorat.



Fig. 7 : Lydia Mazel et son fils Félix.

REMERCIEMENTS

Nous remercions chaleureusement les descendant(e)s de ces trois femmes-médecins qui ont bien voulu nous confier leurs souvenirs et leurs archives familiales : F. Ter Schiporst, petite-fille de Glafira ; Sabine Monirys, petite fille de Lola ; Lydia Réтали dite Lili, petite-fille de Lydia Mazel ; Jean-Philippe Le Forestier, petit-fils de Lydia Mazel.

NOTES

- ¹ L'enfance de Joseph fut aventureuse, car il repart avec ses parents de l'autre côté de la planète, à Orenbourg, dans l'Oural, berceau de sa mère, où ils résident de 1905 à 1908.
- ² Dans sa famille et durant toute sa vie, Hélène a toujours été appelée Lola. Aussi, nous utiliserons ce prénom dans sa biographie.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) MAYEUR F. - *L'éducation des filles en France au XIXème siècle*, Perrin, Paris, 2008 (1re édition Hachette, 1979).
- (2) FONTAINE J. - *La Scolarisation et la Formation professionnelle des filles au pays de Schneider (1844-1942)*, L'Harmattan, Paris, 2010.
- (3) Union nationale française des Amis de la jeune fille. *Journal "La Femme"* 1905, n°11, 168. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5508052d/>
- (4) FREDI C. - "Encadrer la naissance dans l'Algérie coloniale. Personnel de santé et assistance à la mère et à l'enfant "indigènes" (XIXème-début du XXème siècle)", *Annales de démographie historique*, 2011, 2, n°122, 169-203.
- (5) ALPERN ENGEL B. - *Women in Russia, 1700-2000*, Cambridge Univ. Press, Cambridge, 2004.
- (6) TIKHONOV N. - "Les étudiantes de l'Empire des tsars en Europe occidentale : des exilées "politiques ?", in *Femmes exilées politiques*, dir. pub. GUBIN E., PIETTE V., Groupe interdisciplinaire d'études sur les femmes et le genre, Sextant, Vol. 26, Édit. Univ. Bruxelles, 2009, 27-43, <http://www.editions-universite-bruxelles.be/>
- (7) WEBER O. - *Kessel, le nomade éternel*, Arthaud, Paris, 2006.
- (8) GROS H. - "Remarques sur l'aménagement et le fonctionnement des infirmeries indigènes", *Bulletin médical de l'Algérie*, 1907, 13, 477-499.
- (9) SALINAS A. - *Jules Abadie. Itinéraire d'un médecin devenu ministre et maire d'Oran*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- (10) ABADIE J. - "Étude pour une automobile chirurgicale pour opérations au voisinage du front", *La Presse Médicale*, n° 5, 1915.
- (11) MORENO A. - *Le parler des Pieds-Noirs d'Oran et d'Oranie*, Tome 2, p. 19, Les Vents Contraires, Aix-en-Provence, 1999.

RÉSUMÉ

Dans le cadre d'un travail portant sur le recensement des étudiantes en médecine inscrites à la faculté de Montpellier depuis son ouverture aux femmes en 1868 jusqu'à la fin de la troisième république, nous avons sélectionné trois femmes, ayant passé leur thèse respectivement en 1899, 1905 et 1911. Grâce aux documents trouvés aux archives, et surtout aux témoignages de leurs descendants, nous avons pu retracer leur biographie. En gynéco-obstétrique, chirurgie et orthopédie, elles ont été d'exceptionnelles pionnières et ont servi d'exemple à d'autres vocations.

SUMMARY

As a part of a study on the census of female students listed in medicine at the faculty of Montpellier since it opened to women in 1868 until the end of the Third Republic, we selected three women who passed their thesis respectively in 1899, 1905 and 1911. Thanks to the documents found in the archives, and the testimony of their descendants, we were able to trace their biography. In obstetrics, surgery and orthopaedics, they were exceptional pioneers and set an example for new vocations.